

**SALZBOURG**  
Felsenreitschule,  
31 janvier

**Requiem**  
Mozart

Genia Kühmeier (soprano)  
Elisabeth Kulman (mezzo-soprano)  
Julien Behr (ténor)  
Charles Dekeyser (basse)

Marc Minkowski (dm)  
Bartabas (msch)  
Bertrand Couderc (l)

Pour sa dernière année en tant que directeur artistique de la « Semaine Mozart » (« Mozartwoche ») de Salzbourg, Marc Minkowski a voulu rebondir sur le succès de *Davide penitente*, en 2015, pour proposer, dans les mêmes conditions, un spectacle tout aussi réussi autour du *Requiem*.

Le dispositif, qui tire le maximum du cadre unique du Manège des rochers (Felsenreitschule), originellement destiné à l'activité équestre, est identique : chanteurs solistes, membres du Salzburger Bachchor et instrumentistes des Musiciens du Louvre installés en fond de scène, sur les trois niveaux d'alvéoles percés dans la roche ; chef d'orchestre dirigeant d'une estrade, en bord de plateau ; et, entre les deux, une piste au

sol fait de sable et de caoutchouc, où évoluent douze chevaux venus de l'Académie Équestre de Versailles, dirigée par Bartabas. Comme Christian Wasselin l'avait très bien souligné dans son compte rendu de *Davide penitente* (voir *O. M.* n° 104 p. 40 de mars 2015), le résultat final échappe à toute clas-

### Le spectacle commence par un moment d'une beauté à couper le souffle.

sification. Le travail de Bartabas, maître d'œuvre visuel de l'entreprise, ne relève en aucune manière d'une mise en scène, ni même d'une mise en espace. Il consiste plu-

tôt à offrir une « chorégraphie équestre » en contrepoint des différentes séquences de la messe des morts.

Le spectacle commence ainsi par un moment d'une beauté à couper le souffle : Bartabas lui-même, évoluant sur un cheval noir dans un rai de lumière (magnifiques éclairages de Bertrand Couderc !), au son du *Miserere* KV 85, avec accompagnement d'orgue. Après la brève transition d'un extrait orchestral de *The Ways of Zion do mourn* HWV 264 de Haendel, Marc Minkowski enchaîne directement avec le *Requiem*, avant de conclure sur le sublime et célebrissime *Ave verum corpus* KV 618.

Les séquences s'enchaînent avec fluidité, certaines plus marquantes que d'autres : amazones se croisant au galop pendant le



Le Requiem de Mozart.

ISM/MATTHIAS BAUS

*Dies irae*, choristes éparpillées sur la piste et chevaux les contournant en un mouvement hypnotique, pour *Confutatis maledictis...* De bout en bout, prévaut un sentiment d'harmonie entre les images, la musique et le texte. La beauté des chevaux, comme le talent des cavaliers et cavalières de l'Académie Équestre de Versailles, ne sont plus à dire. Et Marc Minkowski dirige, avec ce qu'il faut de

flamme et de recueillement, un orchestre et un chœur irréprochables. Malgré une basse à court de grave dans *Tuba mirum*, le quatuor de solistes fait plus que tirer son épingle du jeu. Il est dominé par une Genia Kühmeier d'une pureté et d'un rayonnement irrésistibles (on songe à la Margaret Price de la grande époque !) et un Julien Behr décidément à son affaire dans les ténors

mozartiens, après son remarquable Don Ottavio au Théâtre des Champs-Élysées, en décembre dernier. On souhaite maintenant revoir cette production qui s'inscrit durablement dans la mémoire du spectateur, tout en ayant conscience que la remonter hors de son cadre d'origine posera inévitablement des difficultés.

RICHARD MARTET

TOULON  
Opéra,  
29 janvier

Un ballo  
in maschera  
Verdi

Gaston Rivero (Riccardo)  
Dario Solari (Renato)  
Alex Penda (Amelia)  
Enkelejda Shkosa (Ulrica)  
Anna Maria Sarra (Oscar)  
Mikhael Piccone (Silvano)  
Federico Benetti (Samuel)

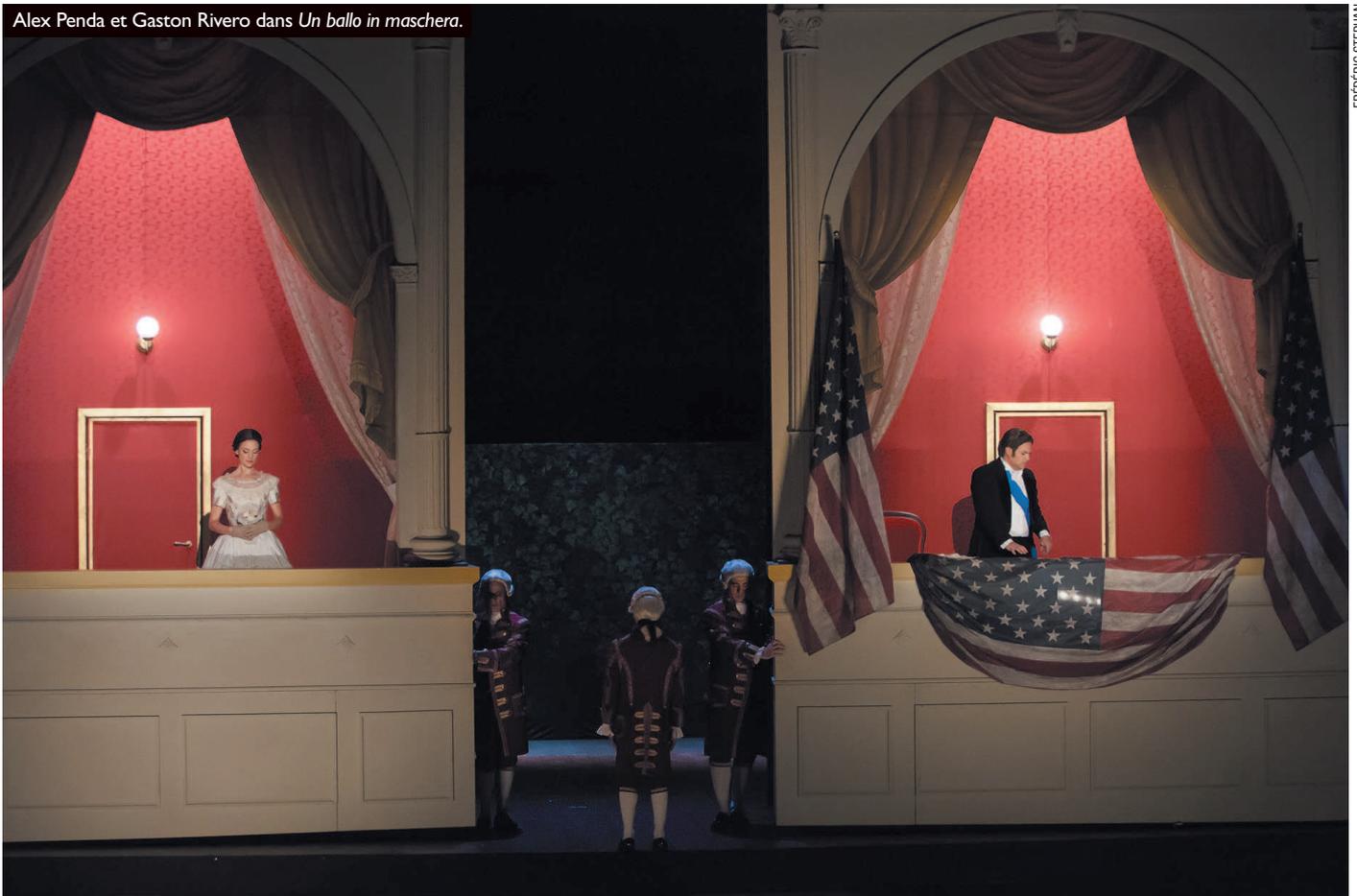
Nika Gulashvili (Tom)  
Rani Calderon (dm)  
Nicola Berloffia (ms)  
Fabio Cherstich (d)  
Valeria Donata Bettella (c)  
Marco Giusti (l)

La production de Nicola Berloffia se veut résolument « américaine ». Avant même les premières notes du Prélude, le rideau s'ouvre sur l'avant-scène où Abraham Lincoln fut assassiné par un fanatique esclavagiste (1865). Rien donc, bien sûr, de Gustave III, victime, en

1792, de la faction aristocratique suédoise qui s'estimait lésée par ses réformes inspirées des Lumières. Mais rien, non plus, de la version américaine à laquelle Verdi avait dû consentir, pour éviter les foudres de la censure : ici, Riccardo, gouverneur de Boston, est en butte à une conspiration de cow-boys et de trap-

peurs étrangement associés à un Cheyenne, le tout prémonitoire de *La fanciulla del West*. À l'avant-scène présidentielle répond une autre première loge de théâtre. Ce dispositif mobile abrite et révèle tantôt les intrigues de cour, tantôt l'intrigue amoureuse. Il ne manque pas d'intérêt dramaturgique et

Alex Penda et Gaston Rivero dans *Un ballo in maschera*.



FREDÉRIC STEPHAN